

EMILY LOIZEAU

MONA, NOUVEL ALBUM, 6 MAI 2016



Emily Loizeau n'est pas née à Neuilly-sur-Seine, dans le luxe confit et les faux-semblants qui brillent. On le dit, mais on se trompe. Sa mère (qu'un amateur d'euphémismes pourrait affectueusement qualifier d'un peu marteau) a simplement, le temps d'un plop, fait l'aller et retour à Neuilly-sur-Seine, où venait de s'installer son gynéco ; mais Emily Loizeau a vu le jour, le soleil et a grandi dans une ancienne ferme de Seine-Port, un village clair et paisible de Seine-et-Marne. Elle est née là, on n'en parle plus. Son père Pierre était écrivain, anarchiste et poète ; sa mère, Eliza, était anglaise, peintre (elle aimait aussi la gravure qu'elle a apprise à Paris) et marteau.

Petite, Emily trotte de Seine-Port à Londres en passant par les dunes de l'île d'Yeu (où elle apprend peu à peu la vie, les risques, l'amour, les fugues nocturnes, la bière qui mousse et les plongeurs dans le port), écoute avec ses parents de la musique classique, Brassens aussi, Nina Simone, Barbara et Bob Dylan, rêve de devenir archéologue-pianiste, essaie de faire du feu avec des silex et des bouts de bois, et apprend le piano – c'est plus simple. (Elle abandonnera la voie rigide sur le tabouret à cause d'une vieille chèvre de prof qui l'humiliera en public lors d'un concours, après un simple trou de mémoire. Qu'on la laisse tranquille. Le piano doit être un ami plutôt qu'un maître.) Elle se disperse et scintille à Paris, attrape tout ce qui passe, puis s'enracine en Ardèche, absorbe immobile ce qui l'entoure, la terre et les arbres, l'eau, le vent (un peu de poésie ne fait pas de mal, ça ferait plaisir à papa). Bref. Elle évolue, se forme, hésite, attend sous un saule pleureur, change, avance, se fabrique lentement. Et la voilà.

Elle s'est transformée maintenant en une créature de musique, de voix et de gestes. Elle a chanté les mères instables et les orages, les messages qui se perdent, les oiseaux et les tigres, le bout du monde ; elle a interprété Lou Reed avec plus de force et de sensibilité que Lou Reed (qu'on me jette des cailloux, je m'en fous, j'écris ce que je veux) ; elle s'est installée au 104, à Paris, et y a joué *Mona*. Avant, elle m'avait fait lire un texte, l'histoire d'une jeune mère à la maternité et de son bébé vieux, qui fait sa vie en quelques jours, une petite fille qui se ride, souffre, devient insupportable et meurt. (Cette histoire évoque discrètement sa mère marteau, je crois. Non pas en maman mais en bébé, en vieille fillette imprévisible et douloureuse, qui claque comme les petites bandelettes pétards dans les bonbons papillotes). Elle ne savait pas trop quoi en faire, de ce qu'elle avait écrit – ce qui était sorti d'elle et qui maintenant était là, intense et disloqué. Je lui ai donné des conseils idiots, de type qui ne voit que le texte. Et puis la créature a fait son boulot, elle a métamorphosé ses phrases bancales en pièce musicale, en moment de grâce sur scène, en heure et demie de déséquilibre troublant (ou si on veut, au contraire, d'équilibre – c'est pile entre les deux qu'est la grâce). A la sidération de celle qui accouche d'une petite vieille, à son inquiétude et sa mélancolie ensuite face à *Mona*, ce bébé-mère qui s'use vite et sombre, elle a ajouté une guerre ancienne, un soldat, marin égaré loin de chez lui

(c'est son grand-père, Jeremy), une femme enceinte qui l'attend et un cuirassé qui coule, pour que les naufrages de l'amour, de l'âge et de la guerre s'entrelacent. Et aujourd'hui, c'est un album. Juste du son. Mais les images et les gestes de la scène ont infusé dans la musique, dans la voix d'Emily surtout.

Je suis malheureusement (ça ne peut pas tomber plus mal) le plus mauvais critique musical de l'hémisphère nord. Mais je peux parler de la voix d'Emily – ça va, ce n'est pas de la musique, c'est de la vie. Je ne peux pas la décrire (décidément, j'ai peu de potentiel), mais je peux évoquer au moins l'effet qu'elle produit sur l'individu sensible à l'écoute (moi). Sa voix fait l'effet du whisky – du bon, du fort. Je sais de quoi je parle. Au milieu de ce qui chavire et de ce qui disparaît, c'est (pour retenter un petit coup de poésie en hommage à son père Pierre) de la lumière sombre qui entre doucement dans le corps, qui s'y glisse et s'y installe en nappe. Dorée, chaude, un peu inquiétante. Qui désaxe et rassure en même temps ; qui donne l'impression paradoxale d'être à la fois indestructible, soudain, enfin, et vulnérable – humain (on a le droit d'avoir peur, de vaciller, pas de problème). De la lumière sombre, sonore, profonde, qui fait du bien à l'intérieur. Ce qui n'est pas du luxe. / **Philippe Jaenada** /

//

TRACK BY TRACK – BY EMILY LOIZEAU

Eaux sombres

J'étais en train d'écrire Mona dans mon bureau du 104, parallèlement j'étais en tournée piano-violoncelle pour revisiter mes trois albums. Et puis le 7 janvier...

Après cette date je ne pouvais plus écrire. Tout paraissait dérisoire. La douleur qui montait, qui montait jusqu'à devenir trop grande. Comment continuer d'écrire Mona et mettre des mots sur la perte d'insouciance, sur l'étoile qui s'éteint.

Naturellement cette chanson est venue. Elle sera à la fin de la pièce, la dernière note, le dernier mot, celui qui éteint tout et laisse tout de même une lueur dans la nuit. Cette phrase : "L'amour nous emportera un jour, ce soir, peut-être". Comme pour raccrocher une étoile dans ce ciel cisailé, tant bien que mal, envers et contre tout.

I Once Was A Drowning Man

Mon grand-père a eu 100 ans l'an dernier. Cet homme incroyable a traversé le siècle dans l'engagement. A 25 ans, il s'engage dans la Navy contre l'invasion par l'Allemagne nazie.

A 25 ans, son bateau, le Kelly, est bombardé et coulé par l'ennemi. Il connaîtra la noyade, celle à laquelle on sent qu'on ne survivra pas, celle qui fait défiler la vie en accéléré.

Il a survécu. Dans l'histoire de Mona il y a deux noyades qui se déroulent : celle de ce bébé de 73 ans dont la vie devient naufrage et qui se noie de l'intérieur et celle de ce bateau qui sombre au large d'un monde en péril.

Sombre printemps

Avec ma très talentueuse cousine Kate Hargreaves, nous avons fantasmé de lettres. Des lettres que ce jeune homme de 25 ans sur un bateau embarqué pour la guerre aurait pu écrire à sa femme enceinte de leur premier enfant... Cette question m'a toujours donnée le vertige : quelle incroyable

force peut pousser de si jeunes gens à donner la vie et à s'aimer tant avec grâce. Cette foi en la lumière quand tout autour d'eux se fracture et se noircit. L'engagement dans la vie et pour elle. La conviction que l'humanisme vaincra et qu'il faut donner sa vie pour cela.

Doctor G

Alors c'est quoi, c'est qui cette Mona ? Un bébé de 73 ans ? Pourquoi cette histoire ? Quelle idée bizarre ? Où êtes-vous allée chercher ça ? Vos enfants vont bien ?

Mes enfants vont à merveille, ils sont beaux, jeunes, plein de vitalité et ils sont le miracle de ma vie. Merci !

Mona, c'est cet être hybride, une petite vieille, mais nouveau-né, absolument fragile devant la vie. Le symbole d'une vie en ballotage, d'une vie qui dérange, qui pèse et qui se noie.

Mona, "Elle est dépressive, elle est parfois agressive, elle a des troubles névrotiques et des projets chimériques. Elle est psychotique mais elle n'est pas hystérique, elle est un peu schizophrène, ça passe pas comme une migraine..."

Les diagnostics, les listes de molécules, les phrases dures, sournoises...

La grande solitude, la colère. L'absurdité de l'univers psychiatrique, son impuissance totale, son incapacité quasi constante à la bienveillance, à l'accompagnement des proches. Il y a quelque chose qui ne va pas dans ce monde. Quelque chose qui abîme. On se parle sans se regarder, sans s'écouter. On se protège, on se carapate. Ce monde nous transforme en chiffres, en cas, en personnel d'institution, en petit soldat de plomb....

Dans cette chanson, je raconte cette scène dans la pièce où le médecin dit à la mère de Mona, très en colère face à l'état de délabrement dans lequel elle retrouve sa fille après un séjour en maison de repos : "Un instant à vous observer et j'ai bien cru voir votre fille madame. Faut pas vous étonner si elle est comme ça ! Les chiens font pas des chats !"

Les petites phrases bien senties qui laissent des traces indélébiles...

J'ai imaginé pour cela une sorte de bestiaire saugrenu. Un fox trot un peu déjanté, un hip hop façon Marilyn, façon pub cheesy pour une marque de lessive pourrie.

"It's been swell to see you Doctor G you made my day !"

As A Child

J'ai écrit cette chanson pour la B.O du très beau moyen métrage d'Emmanuel Laborie "Océan".

Le grand et merveilleux Vic Moan m'avait envoyé un jour un texte. J'ai repensé à ce texte en voyant le film. Et puis je l'ai mis en musique.

Ce film bouleversant et fin sur l'enfance, ses désillusions, les petites étoiles qui tombent du ciel soudainement. C'est un film qui se passe à la fin des années 70. C'est un film qui me va bien.

Elle n'est pas dans la pièce mais j'avais songé à lui faire une place. Elle devait être dans ce disque. Elle était même le point de départ, celui qui donnait une direction de départ pour la couleur de l'album.

Mona

Ce fut l'une des premières chansons écrite pour la pièce. Sa maquette donnait le ton de la couleur acoustique mais un poil urbaine que je cherchais sur ce disque. Comme un orchestre organique perverti subtilement par un son chimique mais pas propre. Des doubles et triples voix chantées-parlées. Le morceau a beaucoup évolué après par le travail de Renaud Létang et de mes musiciens Olivier Koundouno et Csaba Palotaï avec lesquels j'ai construit les arrangements de ce disque, mais la couleur annoncée dans cette première maquette allait être le mot d'ordre de pas mal de titres par la

suite, dans l'écriture, dans les maquettes et dans le travail que nous avons fait par la suite avec Renaud Létang.

Deux pianos

Lorsque nous faisons l'adaptation dramaturgique du texte de Mona, s'est très vite imposé à nous le besoin d'éviter le systématique texte-musique vers lequel il était facile de glisser.

Je souhaitais écrire des plages instrumentales, aller vers la B.O.

M'est alors venue une variante qui me plaisait et qui me rappelait tout de suite les films de Sautet : la voix off qui raconte le cours des événements. J'ai donc imaginé cette bande son et cette voix off, jouée/dite en live sur le plateau. Le personnage central, la narratrice, s'efface et laisse la place à une autre comédienne qui raconte le déroulé des événements et les musiciens jouent le sound track.

Deux pianos... Pourquoi ? C'était son nom de maquette, de naissance en quelque sorte. Depuis, j'ai ajouté au moins 7 pianos... J'ai cherché, cherché un nom plus poétique, plus dans le ton. Je n'ai jamais trouvé. A chaque fois ce n'était pas convaincant. Pourtant il y en avait des beaux. C'est comme quand on cherche un nom de scène et qu'à chaque fois c'est ridicule ! Alors voilà, c'est *Deux pianos*... et puis il y a deux voix, celle de la narratrice et celle de la femme du marin...

Le fond de l'eau

Mona fait partie de ces êtres aspirés vers le fond. Elle appelle, elle tend la main pour rejoindre la surface mais quand elle vous tient la main elle vous tire vers le fond. C'est une berceuse, une chanson d'amour profond et d'impuissance.

Ondes

Dans la pièce on voit les deux personnages principaux entrer en connexion, se reconnaître comme au travers des générations. Elles commencent une sorte de danse, les bras se lèvent en sémaphore et prononcent avec des torches, "May Day" dans la nuit...

L'Histoire, quand elle fracture le monde et les hommes crée-t-elle au travers des générations des ondes, comme un galet jeté sur l'eau.

Who Is On The Phone

Le freek show de cet HP des temps moderne continue ! Médecins plaintifs, secrétaires décérébrées, musiques rose pâle sur boîtes vocales à vomir, Colère brute et non identifiée. Une sorte de faux rap-slam, hybride, un poil industriel et franchement bizarre.

Une envie folle de lâcher les démons, la colère, la folie, les larmes, les peurs, les fantômes, les Jack in the box. Et puis... Ce putain de téléphone !

Little Monkey

Que chanter comme berceuse quand on a un enfant de 73 ans?

Bless Our Ship

"Béni soit notre bateau, notre maison dans l'océan. Bénis soient ceux que nous laissons derrière nous, je me suis retrouvé en larmes..."

Le bateau coula, le marin y survécut. Il fut de ceux qu'on ne laissa pas à l'eau. Car il y en eu qu'il fallut laisser là. Il eut le temps de s'agripper à bord des navires de secours avant le retour des avions allemands. Il put, on le présume, retrouver sa femme et son enfant, sur le point de naître.

"Béni soit notre bateau, notre maison dans l'océan. Bénis soient ceux que nous laissons derrière nous , je me suis retrouvé en larmes..."

8 Weeks Old

"J'ai 8 semaines et j'ai 73 ans. J'ai 8 semaines et j'ai tout vu baby. J'ai 8 semaines et je voudrais mourir demain. J'ai 8 semaines, ce sera à toi de gérer ton chagrin... "

C'est un peu mon "Mack the knife" à moi... Je ne me compare pas au grand Kurt... On garde les proportions hein... ! Mais il est toujours là mister Weill, au coin de ma table de chevet.

Mona vient raconter les choses à sa manière... Pour une fois, c'est elle qui parle. Elle n'est pas lisse Mona, elle ne dit pas ce qu'on veut entendre. Elle parle de sa mort et de sa vie de manière égale. Elle a tout vu, tout entendu, plus rien ne l'émeut. Elle est cette vieille âme incompatible à la vie.

Et en dessous, cet orgue de barbarie bizarre et factice... Et la colère rêche dans le mordant de la rythmique comme un cœur froid qui bat encore mais pas droit.

Personnellement, je suis électrique à l'écoute de l'arrangement sublime des cuivres et des vents qu'Olivier Koundouno a imaginé pour ce titre (et pour tous les autres d'ailleurs). Ils se mélangent d'une façon si orgasmique aux rythmiques géniale de Renaud Létang et de Vincent Taegger, ils tordent les entrailles, ils mêlent à la noirceur une jubilation, une sensualité....

Bon je m'emporte.

Je vous laisse.